

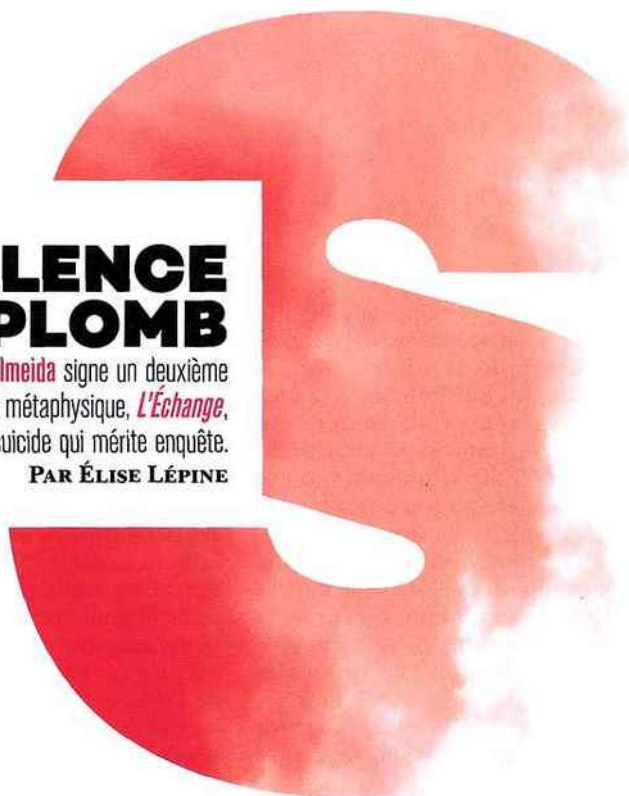


RENTÉE LITTÉRAIRE

SILENCE DE PLOMB

L'Argentine **Eugenia Almeida** signe un deuxième roman politique et métaphysique, *L'Échange*, autour d'un suicide qui mérite enquête.

PAR ÉLISE LÉPINE



Dans un café d'une grande ville argentine, une jeune femme se tire une balle en pleine poitrine. Suicide, évidemment. Juste avant d'accomplir son geste, elle a dit quelques mots à un inconnu, sur qui elle a braqué son arme. Évaporé, bien sûr. La police boucle l'enquête : l'ordre vient d'en-haut, pas un mot de plus. Le quartier se referme comme une huître – tout le monde était là, personne n'a rien vu. Guyot, journaliste, refuse de lâcher le morceau. Il est sous l'emprise de la défunte : son œil noir, ses sourcils droits, aperçus dans le dossier qu'un de ses amis dans la police lui a laissé consulter avant que les éléments de l'enquête ne soient détruits. Guyot déroule la petite pelote des indices : quelques numéros de téléphone, l'ancienne adresse de la jeune femme, des dossiers contenant des bribes de phrases. Le journaliste s'appuie sur Vera Ostos, psychanalyste à la retraite, habituée d'un café du coin, l'une des rares habitantes du quartier à ne pas avoir les yeux fermés et les lèvres scellées. A la suite de Julia, Guyot exhume de vieux journaux, parcourt des actes de décès, poursuit des silhouettes sans visages. Mais le puzzle qu'il s'obstine à construire est maudit. Chaque pièce apportée à l'énigme entraîne un drame : un chien poignardé, une femme menacée, un homme écrasé sous les roues d'une voiture, un autre laissé pour mort dans un fossé. Les fantômes de la dictature tiennent la société

au collet, hantent les arcanes du pouvoir, pourrissent les consciences, torturent les inconscients et tuent encore. Eugenia Almeida donne à humer la lourdeur de l'atmosphère argentine en chapitres courts, parfois entièrement dialogués – l'ouverture du roman, un échange bref en huit phrases allusives, est prémonitoire : économie de mots, privation de commentaires et omniprésence du non-dit. « *La pire tentation, c'est de vouloir comprendre. Il faut avancer avec un plan à peine ébauché, en espérant qu'apparaisse quelque chose qu'on pourra reconnaître. Scruter, river les yeux, à l'affût de ce qui peut corroborer le plan. Et laisser dans la brume ce qui pourrait nous parler du territoire si nous ouvrons vraiment les yeux. On avance ainsi, à tâtons, plein de fureur* ». Almeida cultive la brume argentine, préfère les pronoms personnels aux noms propres, brouille les identités, abandonne abruptement un personnage pour un autre. Presque chaque chapitre s'achève sur une émotion plutôt que sur un fait concret – le choc d'une porte qui claque, la sensation de la terre qui tremble, un cœur qui se brise, une certitude qui vacille. Par ces stratagèmes littéraires, Eugenia Almeida protège son lecteur de l'impossible vérité de son pays en l'y amenant le plus lentement possible. Poison livré par petites doses, elle nous pétrifie lentement plutôt qu'elle nous terrasse. Un mal nécessaire, porté par une très belle langue.

L'ÉCHANGE
Eugenia Almeida
traduit de l'espagnol
(Argentine) par François
Gaudry, éditions Métailié,
248p., 18 €

